

L'aubade

Autor(en): **Fuster, C.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225715>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Rappelez-vous que la plupart des hommes célèbres, des grands savants, des généraux va-
leureux, à l'école, n'étaient que des cancre. Cette
constatation doit vous remplir d'aise et doit
vous permettre de regarder l'avenir avec le
sourire. Certes, il serait dangereux de voir là
un critérium infaillible, mais c'est tout de même
une source de consolation qui en vaut bien une
autre.

Al. Ma.

L'AUBADE

 L vient de s'éveiller en moi, — la musi-
que militaire passait sur le boulevard !
— une délicieuse et cristalline impres-
sion d'enfance.

J'étais dans ma ville natale, à Yverdon : quel-
ques rues silencieuses, un vieux château tout
noir, de petits ponts sur des bras de rivière, des
trottoirs étroits, beaucoup d'enseignes, les col-
lines moelleuses, et, de l'autre côté, coupant le
ciel de sa ligne droite et bleuâtre, le Jura.

J'étais donc là, chez mon oncle, dans l'antique
maison de la rue du Lac... L'arrière-cour était
humide, la cour intérieure était sombre; sombres
aussi les couloirs, et les escaliers aux marches
usées, arrondies par des générations successives
de pas. Il y avait des hirondelles qui nichaient
sous un rebord du toit : leur arrivée faisait évé-
nement. Le chat de la maison était noir; sec,
maigre, taciturne, mon oncle jouait du violon ;
— et j'habitais, tout en haut, dans le mystère
d'un étage vide et muet, une petite chambre aux
volets verts, dont le plancher craquait sous mes
pieds nus...

C'est là que je dormais.

En face, il y avait un hôtel, — *Cheval Blanc*
ou *Lion Bleu*, — mais un hôtel où logeaient
quelques officiers. Les officiers aiment à s'éveil-
ler en musique. Conséquemment, chaque nuit,
vers cinq heures, aux premières pâleurs de l'obs-
curité, — on leur venait donner l'aubade. Et
c'est un air ineffable qu'on jouait, un air voilé,
doux, susurrant, paresseux et fantasque, — un
air exquis !

Et je l'entendais de mon lit, cet air. Je l'en-
tendais en un demi-sommeil, je l'entendais sans
l'entendre : une musique du Paradis !

Quelquefois j'étais enfoui sous les couvertu-
res : l'air m'arrivait quand même, irréal, mysté-
rieux, mais plus pénétrant à chaque mesure et
plus caressant. C'était comme un frôlement de
mélodie dans la moiteur du repos, dans la cha-
leur du duvet de plumes. Et je n'ai jamais su
combien de temps durait l'aubade; mais, chaque
matin, en frottant mes yeux, je faisais comme
une dévote qui aurait rêvé des harpes célestes.
Je me fredonnais à moi-même l'air délicieux et
fugitif. La sonorité vague me poursuivait, le
frisson perlé s'égouttait lentement... On me di-
sait : « Mais qu'as-tu donc, gamin ? » Je n'avais
rien : j'étais heureux.

Et ce seul souvenir me ferait aimer toute mon
enfance.

C. Fuster.



LA CHANSON DE MADELINE

8

Il est vrai qu'avec le gros Pleaux, la coquette
perdait son temps. Avec cette bûche, plus de
musardise possible : sur sa peau de pachyderme,
tout sortilège gauchissait. Le butor, pesamment,
ponctuaient sa dictée et labourait son ardoise cou-
verte de chiffres, un sillon creusé au coin des
balèvres. De la vertu ? Non, de la stupidité. Il
n'entendait pas la tentatrice, voilà tout. Mais,
à la récréation de dix heures, on le vit mendier,
il empocha sans vergogne, je l'ai vu ! toutes les
merveilles dont elle avait les mains pleines. Ce
n'est qu'en absorbant les derniers reliefs que

l'avaloire se referma. J'en avais le cœur gros,
et, m'emparant de Madeline :

— Oh ! et moi ?... lui dis-je violemment.

Elle me répondit :

— Il ne me reste plus rien.

Malédiction ! J'allai dans un coin ruminer
mon obscure jalousie, tandis que, pratiquant le
troc et l'enchère, comme un usurer, Pleaux re-
vendait au détail, à ses camarades, le trésor de
Madeline, déshonoré, vilipendé ! Et ce ne furent
dans toute l'école qu'images d'azur céleste qui
rayonnaient entre des mains sales, ailes d'éme-
raude s'ouvrant avec un crissement d'oiseau-
mouche. Dans la salle maussade, se glissait tout
un printemps de contrebande. C'en était aga-
çant !

Une grêle de pensums s'abattit sur Madeline.
Elle n'était pas la seule coupable ; mais Pleaux
s'en lava les mains, et le régent Tové, dans sa
rancune, n'y regarda pas de si près. Elle eut à
conjuguer des verbes longs d'une aune, à copier
cent fois des phrases dont voici le plus gracieux
spécimen :

*Il serait convenable que je m'associe au
travail de l'école et que je me répète que une
ignominieuse fin attend les âmes vicieuses.*

Avec son écriture malhabile et son français
hésitant, jamais elle n'en serait venue à bout si,
à la maison, je n'en avais fait les trois quarts.

Par charité chrétienne ? Non pas. Pour me
voir pratiquer ainsi le pardon des offenses, elle
avait d'abord dû me donner satisfaction. Le jour
où elle m'oublait si vilainement, je l'avais pour-
suivie tout le long du chemin, au retour de l'é-
cole, de paroles amères.

— ... Tu lui as tout donné, tout. Et à moi
rien...

Elle retournait vers moi ses yeux tranquilles :

— Mais, tu ne m'as rien demandé !

C'est vrai, j'étais venu trop tard ! J'avais tant
de plaisir à la contempler que j'en oubliais tout
le reste ! Pendant ce temps, Pleaux la dépouil-
lait comme au coin d'un bois.

— Et pourtant, repris-je, lequel est le plus
gentil des deux ? Dis ! il te prend tout ; moi, je
partage avec toi toutes mes bonnes choses : les
bonbons de ma marraine, mes cadeaux du nou-
vel an, tout. Et quand ta tante te fait des cha-
grins, c'est moi qui vais te consoler. Et je te fais
tes devoirs. Dis...

Elle convint de tout ce que je voulus, et que
j'étais le plus gentil des deux.

— ...Et voilà comme tu m'en récompenses,
continuai-je. Tu me fais arriver en retard à l'é-
cole ; tu me distrais tout le temps ; j'ai perdu la
moitié de mes bons points ; j'ai reculé de quatre
places. Tout cela pour t'avoir trop écoutée. Et tu
lui as tout donné, tout... Il pourrait se monter
un magasin !...

Conciliante, elle me dit :

— Je te jouerai la comédie.

Mes yeux brillèrent de convoitise. Quand elle
venait chez nous, en l'absence de sa tante, elle
bouleversait toutes les robes de ma mère et se
drapait dans un magnifique châle en crêpe de
Chine, ancien cadeau de noce offert par des pa-
rents de Lausanne. Sur ce noir soyeux, les che-
veux de Madeline paraissaient d'un blond plus
distingué, dont la pâleur avait des reflets scan-
dinaves. En se drapant dans le tissu souple et
serré, dont on avait plein la main, elle s'écriait :
« Je suis Marie Stuart ! » Et c'est encore sous
ces traits qu'aujourd'hui je me représente une
reine.

Mais le maquignonage de Pleaux, à cette
heure-là, me paraissait le fin du fin. Je voulais
du solide ! Me voyant faire la moue :

— Veux-tu que je t'en chante une ?

Cette fois, je fus grandement ébranlé ! Quand
elle disait des chansons, j'étais tout autre, comme
si un coup de baguette m'avait ravi sous un
nouveau ciel, dans un prodigieux nouveau
monde. Mais elle m'y prendrait plus. Ce que je
convoitais, c'est merveille des merveilles, cette
coiffure de toutes couleurs, avec ses jolis grelots

dorés, que j'avais mis à l'abri de mains icono-
clastes...

— Ma Folie ? s'écria-t-elle. Mais tu l'as chez
toi.

J'eus beaucoup de peine à lui expliquer que
dépositaire ne veut pas dire propriétaire. Elle
tombait des nues : comment, je voulais sa Folie
pour moi tout seul ? Elle ne pourrait même plus
s'en coiffer les doigts, quand il lui plairait, pour
la faire sonner à en mourir de rire ? D'ailleurs,
la marotte lui venait de sa mère. La comédienne
avait cousu ensemble des morceaux de tous les
décrochez-moi-ça du théâtre : pourpre, bure et
velours, pourpoints, rhingraves, popeline rouge
de courtisanes, Charlemagne tombé en guenil-
les, François Ier montrant la corde, loques de
Ruv Blas ou de Triboulet... A cet arlequin de
soie et de chanvre, elle suspendait en riant les
petits *glin-glins* sonores. Et je les voulais pour
moi tout seul !

— Mais je te les prêterai, lui dis-je, bon
prince. Est-ce que je n'ai pas été le plus gentil
d'eux tous ? Quand tu es arrivée à Cerniat, per-
sonne ne voulait te parler. J'ai dû aller te pren-
dre par la main...

Ce souvenir sembla la toucher. Je vis sur son
œil profond tressaillir ses longs cils d'un blond
tendre :

— Ecoute, je te donne ma Folie, me dit-elle,
mais tu me laisseras faire *glin-glin* toutes les fois
que je voudrai !

VIII

La cuisante *châtaigne* qui, longtemps encore,
la fit souffler sur ses pauvres doigts, ma chute
aux bas-côtés de la classe, ne furent que le début
d'une guigne noire, noire comme la canaillerie
humaine. Maudit mois de mai ce fut tout un
hiver qui entra en hurlant dans nos âmes en-
fantines. Sur le chemin de l'école, au lieu de
l'oiseau d'or, nous souffla dans l'oreille le rire
strident des trois Quenoupe.

Oh ! ces Quenoupe ! Elles se faisaient main-
tenant un jeu de nous poursuivre, de nous tra-
quer à perdre haleine. Quand, à leurs miséra-
bles petites fenêtres, je découvrais, nous guet-
tant leur face grimaçante, nous étions perdus !
J'avais beau presser le pas, crier à Madeline
qu'il n'était plus temps de muser : nous avions
le feu aux trousses ; pire que le feu, trois Fu-
ries.

Je craignais surtout la cadette, cette gale de
Juliane : un petit bout de fillette de rien du
tout, que j'aurais renversée d'un revers de
main. Ah bien, oui ! Ce fut désormais l'épine
de notre chemin d'écoliers. Quand son nez
pointu se levait sur l'horizon, sauve qui peut !
A l'heure exquise où Madeline me contait ses
histoires, des histoires vraies, s'il vous plaît,
puisque nous y jouions chacun notre rôle : elle,
la reine des Asturies, et moi, le prince André.
tout à coup — hélas, pauvre prince ! et notre
beau royaume, adieu ! — un rire grinçant nous
jetait à bas de nos trônes, un petit diable nous
hantait comme nos ombres en nous faisant des
pieds de nez.

(A suivre.)

Samuel Cornut.

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

HALDIMAND, II

Jamais embarrassé!...

Dans les cafés où je m'attable,
Je ne suis pas embarrassé,
Car je demande un délectable
„DIABLERETS" sans point hésiter.

Pour la rédaction : J. Bron, édité.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.